

Les ciels

Du même auteur

100 Afortiorismes, www.inventaire-invention.com

Le paradoxe de l'instant, éditions Mix., 2007

Sophie Coiffier **Les ciels**

Ouvrage publié avec le soutien
du Centre national du Livre

www.editionsmix.org

© éditions MIX., 2009
ISBN : 978-2-914722-79-7

éditions **MIX.**
28, av. de Laumière - Paris 19

« Shirley Temple au beurre. »

Photographie, chapitre 1, (oublié pour le moment)

« C'est là que je décide de revisiter le Laocoon version Bricorama. Je me mets en position du lotus, formant une couronne de mes bras : sage indien ? Publicité de bord de route pour ceinture Gibaud ? Ou abreuvoir à oiseaux en pierre reconstituée avec sa tête de condor miniature sur le rebord pour bien qu'on comprenne qu'il ne s'agit pas de lieux d'aisance New Age. C'est pas tout ça, mais qu'est-ce qu'on s'emmerde en pierre. »

Les ciels, chapitre 3, (supprimé pour le moment)

C'est des choses qui hantent et qui se retiennent en d'dans sinon ça pousserait l'animal au gueuloir. Ça pousserait à la viande, à l'évasion d'la charcutaille. J'voudrais bien vous z'y voir au clairon des vertes, à l'arrivée d'tout l'bastringue, à l'exécution sommaire d'labattage. J'voudrais bien vous voir tremper vos belles mains manucurées dans le camphre joli d'la bidoche jusqu'à ce que vous en soyez extasiés. Jusqu'à ce que votre gorge rende pareille. Jusqu'à ce que la victoire d'lanimal en visite soit complète. Alors vous en auriez à conter tout votre saoul sur tout c'caviar. Mais voilà y'a pu rien à vanter. La gueuse reste tapie. Elle se foutrait la gueule en l'air plutôt qu'à baver au-dehors, vers là où ça f'rait mal à l'argenterie. Mais les grand'zorgues, ça horrifie quand même. Je les entends s'énoncer quoiqu'en rêve, rien qu'en m'regardant dans la glace.

Au bulldozer des familles on préfère les conversations. On s'épuise en caquetages, pour faire l'installé. On se rêve en situation. On incandescence avec tranquillité, avec bonhomie. Que la joie demeure et les gâteaux secs en compagnie. Ça ne résistera pas un dimanche de plus cette fournée. Faudra bien qu'ça pète un jour. Que j'leur fourre mon bras dans l'mou du nez à ces gros vachards-là. Faudra bien que j'leur montre qui chuis. Sinon ça vaut pas, ça va agacer la bouchère.

Ça ramone le trottoir des représailles, l'indifférence. Fautoujours qu'y s'la pètent avec leurs belles paroles qu'on monterait en collier tellement elles brillent dans l'noir. Ça les avantage d'évidence tous les espoirs qu'y m'content, tandis qu'on a passé nos bonnes heures à la meule. Y m'retournent avec leurs doigts en l'air et leurs parfums cousus d'avance. J'ai plus rien à dire sur eux. Dès que j'me vois j'm'attriste tout'seule. J'vois leur condescendance qui m'regarde à même mes pupilles. J'vois ma robe blanche qui rigole sur ma gêne canapé. J'vois l'impossible audience de mes absurdités. J'écoute en mon tréfonds l'unique sentence pour tant d'inanité. Ces beaux dommages, j'aurais pu en faire un jardin, mais c'était pas assez. Il aurait fallu un parc pour arriver à tout planter, à reprendre les ronces pour en faire des rosiers.

